QU'EST-CE QUI EMPÊCHE ?

Paul LE BOHEC

J'avais l'intention de reprendre pour le bulletin des apprentissages, la discussion d'un schéma proposé à certains camarades. Mais, dès le début je me suis heurté à une question fondamentale. Certes, il est bon de savoir comment on entreprend tel ou tel apprentissage. Mais la question qu'il faut se poser auparavant, c'est : pourquoi l'entreprend-on ?

C'est une très grave question que j'aurais d'ailleurs ignorée si je n'avais fait mes expériences de l'été. Dans son livre « Psychologie sensible », Freinet soulignait le danger de la tendance unique hypertrophiée. Mieux valait, disait-il, tout un faisceau de tendances. Mais j'ai vu, de mes yeux vu, des gens qui n'avaient plus de tendance du tout et qui s'étaient abandonnés aux solutions ersatz.

« Dans « Absences répétées », la drogue est un épiphénomène. Elle est la manifestation moderne du mal de vivre et du mal à vivre qui forment une constante du romantisme — encore que les romantiques malades de leur siècle n'aient pas attendu la fin du XX^e siècle pour recourir à l'alcool, au haschich ou à l'opium. Moins qu'à quêter le paradis, fût-il artificiel, François cherche à supprimer l'enfer : la drogue moins positive que négative, l'anesthésie contre le quotidien. François se drogue parce que le dégoût le pousse à s'absenter du monde.
Il est tristement évident que la drogue, loin de guérir ce dégoût, l'a renforcé. Se droguant parce qu'il voulait s'absenter du monde, François est de plus en plus absent au monde parce qu'il se drogue. Entre dégoût, absence et drogue, interaction en chaîne inévitable. Naufragé consenti, c'est, au vrai, un suicide étiré sur tout un hiver... »

Critique de film (N-Obs. n° 413)

On peut savoir, intellectuellement, que de tels naufrages existent. On peut être informé. Mais quand il vous arrive d'en voir autant là, devant vos yeux à trois mètres comme nous en avons vu à Copenhague ! !

Cet été, également, j'ai su que d'autres vies ne tenaient qu'à un fil. Et ce fil fragile pourrait très bien casser. J'ai d'abord réagi avec effroi. Et puis, comme toujours, je me suis posé la question : que pouvons-nous faire ?

C'est cela, vous avez raison : proposons-leur nos solutions, ce qui nous a réussi, ce à quoi nous avons accepté de croire et ce par quoi nous avons accepté de nous laisser leurrer.

Peine perdue. Ils les dédaignent. Nous sommes d'ailleurs si loin d'eux qu'ils ne nous entendent même pas. Mais comment être auprès d'eux ?

Ce n'est pas là le problème. Comment faire pour qu'ils soient, *eux*, au plus près d'eux-mêmes ? Comment pourraient-ils naviguer au plus près de leurs brises ou de leurs tempêtes ? Mais pourquoi donc ont-ils été, si tôt, déportés sur des bateaux qui n'étaient pas les leurs.

Ce que je pense, essentiellement, c'est que, pour chaque homme, il y a un chemin (ou plusieurs) où il pourrait être tout à fait à l'aise.

L'image de l'hydre interne aux cent têtes prégnantes me revient. Elle s'est installée en nous au cours de notre enfance. Alors, il faut bien se soucier de nourrir chacune des têtes pour que, repue, satisfaite, elle lâche prise et laisse un peu plus libre.

Ou, si l'on préfère, il faut donner à chacun la chance de trouver son sillon profond. S'il trouve sa vraie route, alors il est sauvé. Il suivra son sillon jusqu'au bout en réalisant sa musique. Sinon, il retombera en dehors du disque et l'on n'entendra que des bruits déchirés. S'il trouve sa voie de réalisation, il aura devant lui un bon bout de chemin.

Car les sources d'une activité vraie sont inscrites profondément en creux dans l'enfance. Et il en faut du temps et des actes pour que les blessures se cicatrisent, pour que les marques s'effacent. Parfois, toute une vie.

Alors, je ne pense pas que ceux qui quittent le grand courant de la vie pour les mares croupissantes des solutions ersatz aient choisi librement cette voie. C'est que, probablement, tous les chemins ne leur avaient pas été offerts.

Ceci n'est pas rêverie ou déraison. Depuis quelques années, je suis sorti de mes propres encerclements. Et je puis observer les gens, je les vois, je les côtoie, je les sens, je les connais. Je les vois à la naissance de leur cours, au milieu et dans les si difficiles deltas du retour à la mer. Comme ils sont marqués ! Comme ça leur est difficile d'être autrement qu'ils ne sont. Ou, plutôt, comme elle est difficile en eux, la lutte de ce qui les habite si contradictoirement. Comme ils souffrent de ce qu'ils ont été « devenus ». Comme ils se heurtent à des murs lorsqu'ils essaient, d'eux-mêmes, devenir.

Car — et c'est peut-être très pessimiste — on a été fait ; on ne s'est pas fait. Pour recouvrer une certaine liberté ne faut-il pas d'abord se défaire ou plutôt se surfaire.

Mais plutôt que de jouer avec les mots revenons à la réalité. Par exemple à celle dont Bruno Bettelheim témoigne dans son livre « Les enfants du rêve ». D'après lui, suivant les conditions de l'éducation, on peut être un enfant d'objets, un enfant de per-

sonne(s), un enfant de groupe. Ou peut-être, un mélange avec dominante.

Des exemples? L'enfant du kibboutz est un enfant de groupe. Les enfants de Saint-Gilles, fils de cultivateurs, sont des enfants d'objets. Et les quelques enfants de personne qui viennent d'y arriver de la ville font tache dans l'ensemble: ce sont des enfants d'ordre différent. Et toi, Maurice, si tu te sens un peu hors de tes terres avec les enfants de l'école, n'est-ce pas parce que tu es un enfant d'objets qui souffre des maths et des sciences refusées. Et toi également, Alain, qui as été élevé près d'un atelier de serrurier, comment ne serais-tu pas différent de nous, enfants de groupe.

Comment donc faire dans la société, et à l'école pour commencer, pour que chacun arrive au bout de son développement, à partir de ce que sa première enfance a fait de lui et sans en négliger les différents aspects contradictoires. Et en essayant d'assumer tous les aspects.

Aussi, vouloir, comme on le faisait autrefois, passer tout le monde au même moule, c'est complètement aberrant. Ou, alors, cela ne peut se concevoir que lorsque la société exige que l'on ne fournisse que des epsilons, sans tenir compte de leurs marques originelles et de leurs désirs personnels profonds. Lorsque nous voyons un adolescent accroché à quelque chose, est-ce que nous ne devrions pas nous réjouir. « Il est sur sa voie, il est peut-être sauvé de la veulerie, du laisser-aller, de l'abandon de soi, du désespoir. »

Mais presque toujours, dans notre société, ce n'est qu'à titre de hobby que l'on peut s'accrocher et être. Pour survivre, on est obligé de consentir à un travail social. Et l'on ne peut commencer à vivre vraiment qu'en dehors de ce travail.

— Mais il faut dire que, la plupart du temps, dans notre société, le travail social consenti est tellement aliénant qu'il n'y a plus de place pour une autre vie, pour sa vraie vie.

— Il arrive parfois, cependant, qu'il puisse y avoir coïncidence entre le travail social et le besoin profond.

C'est ce qui se produit, par exemple, dans l'enseignement, — quand un minimum de bonnes conditions de travail se trouvent réunies. — Dans ce même ordre d'idées, quelqu'un qui a hérité, de son enfance, de la passion des chiffres ou de celle de l'argent peut être un comptable ou un trésorier *heureux*.

Celui qui a hérité d'une passion de classement et de connaissance peut être un bibliothécaire heureux. Quelqu'un qui a été frustré socialement peut se réjouir d'un poste de direction, si petit soit-il. Beaucoup de ceux qui ont été traumatisés dans leur enfance par la blessure ou la mort d'un proche parent peuvent trouver leur voie dans la médecine. Une enfance peuplée d'animaux peut se résoudre heureusement dans une carrière de vétérinaire ou d'éleveur. Ou de braconnier s'il s'y est ajouté des difficultés de relation avec le père.

On peut trouver cent autres exemples à l'appui. Ecoutez: il y a une vie à vivre. C'est inscrit dans le livre de celui qui naît. Faut-il qu'il la vive? Si la réponse est oui, comment peut-on l'aider à la vivre au mieux dans le présent et l'avenir.

Mais comment l'individu pourra-t-il se placer dans la ligne des éléments de sa personnalité? Et comment les aura-t-il vécus suffisamment positivement, à l'école par exemple — ou au moins à l'école — pour qu'il n'en soit pas dépassé au point qu'il n'ait plus d'autre issue que la folie, la mort, ou les activités suicidaires telles que la drogue ou le banditisme?

Quelle réponse peut-on apporter? Est-ce qu'il ne faudrait pas que chacun puisse, à l'école, élucider ses hypothèses de vie, découvrir ses domaines de réalisation, manifester ses composantes. Et aussi trouver un équilibre suffisant pour ne pas étouffer de souffrance.

N'est-ce pas en ces termes que le problème de l'activité créatrice, de toute l'activité humaine devrait être posé?

Alors quelles circonstances allons-nous donner, quels camarades, quels groupes, quels maîtres, quels chemins, quels enthousiasmes.

Si comme le veut une certaine auto-gestion, l'enfant est « libre » de son choix, il va passer à côté.
Pourquoi choisirait-il telle activité?
Pourquoi ne la choisirait-il pas?

Commençons par nous intéresser à cette dernière question.
Ce peut être:
— par manque de matériel, de place, d'outils, d'idée, d'exemples, d'un minimum d'aide,
— ou par inertie, par prévention, par conditionnement, parce que la tête de l'initiateur ne lui revient pas, parce que c'est réservé aux bourgeois...
— ou par insuffisance physique ou physiologique (le volley-ball, le basket pour les petits, les courses de chevaux pour les grands),
— parce qu'on a eu des échecs, des mauvais apprentissages, des maladresses,
— parce qu'on manque des bases minimales.

Mais, plutôt que d'aligner des suites de mots, descendons dans le détail. Rapprochons-nous de la vie réelle pour voir les choses de près. Et, pour commencer, de notre vie.

Pourquoi nous, toi, moi, lui, avons-nous *ou non* fait du cheval, de la trompette, du piano, des poèmes, écrit des articles, cultivé notre jardin, été radio-amateur, bricoleur, guitariste, collectionneur de fossiles, spéléologue, alpiniste, photographe. Bref, pourquoi sommes-nous dans tout ce que nous sommes. Et pourquoi ne sommes-nous pas où nous ne sommes?

(à suivre)

Entre la soumission et la révolte : l'expression libre ?

Daniel MORGEN

Décembre 72. Veille des congés. Une réunion de classe, – parents, élèves, professeurs – dans une classe de 1ère, a provoqué la consternation. L'absence de dialogues, quelques petites phrases anodines en apparence seulement, des sentences et des jugements définitifs joints à tout le reste, et c'est la classe toute entière émue, indignée. Le travail programmé, attendu avec impatience (un débat sur l'avortement) "passe au bleu". La classe désire de la part de ses délégués, un compte rendu objectif de l'évènement. Paradoxe : la liberté de l'expression habituelle dans mon "cours..." laisse la rancoeur, le désenchantement s'exprimer, dans une ambiance démoralisante. Le ton est au pessimisme.

Nous analysons la situation.

"Aucune possibilité de dialogue réel" disent les délégués, *"surtout pas aux conseils de classe. Et aux cours ? Toute question en dehors du sujet, celle sur les finalités de la matière enseignée n'a droit qu'à un silence dédaigneux, ou nous voilà taxés de fainéantise ?. "Vous ne songez qu'à tirer au flanc ! " Aux conseils, un délégué qui tiendrait loyalement son rôle se verrait pris à partie personnellement (c'est arrivé), s'il exprime autre chose qu'un intérêt poli. On peut parler de tout, sauf de l'utilité des interros, sauf du programme, sauf des rideaux qui manquent, sauf du chauffage, sauf des méthodes ..."*

Et je suis pris à parti

"Comment, Monsieur, pouvez-vous nous reprocher notre passivité, notre lenteur à quitter la défroque du potache qui écoute, enregistre et gratte le papier ? Comment voulez-vous que nous soyons encore capables d'exprimer une opinion personnelle après vingt-six heures de cours ex-cathédra ? Toute l'instruction - pardon, l'éducation - reçue nous a confiné dans notre rôle de récepteurs, jamais d'émetteurs. Etre nous-mêmes ? Affirmer notre personnalité ? Qui en dehors de vous, nous y incite ? "

"Pour venir chez vous, nous quittons les cours de maths, de sciences physiques où le prof peut très bien se passer de nous pour faire son cours. Nous nous sentons dans l'incapacité de dire quoi que ce soit qui atteigne objectivement en valeur le niveau de son cours. Il lui serait facile de ridiculiser celui ou celle qui aurait hasardé une opinion personnelle. Alors, vaut mieux se taire ! Après avoir désappris à parler, comment voulez-vous qu'en Français nous puissions nous exprimer quand tout au Lycée tend à nous démontrer notre inexpérience ?

Dans toutes les matières, leçons, cours, programmes à respecter font des jours et des semaines un marathon épuisant. Les congés ? Juste bons pour des révisions en prévision d'interrogations. Pris dans cette course effrénée, nous ne pouvons plus ni planifier, ni réfléchir à long terme ... Comment voulez-vous sérieusement préparer dans ces conditions-là un exposé, un montage ? "

En Français aussi, nous avons vécu au jour le jour. Quelques lueurs, quelques étincelles parfois d'une trop brève chaleur. C'est Christiane, que tout le monde tient pour la mauvaise élève, qui nous lit des textes qui accrochent l'attention de la classe, à cause de leur vérité humaine.

"L'amour, sans toi ne suis rien
Qu'une âme en peine
Qu'un cœur brisé par le chagrin ...
.....
Ton silence, est-ce un adieu ?
Je t'aime et l'attend toujours
Tu es un rêve d'adolescence
Qui prendra fin avec la nuit."

Une séance d'expression, où je propose l'utilisation de poèmes d'Eluard, de Prévert pour modèles ("La grasse matinée", de Prévert) fait prendre conscience à la classe qu'elle a des choses à dire et qu'elle peut les exprimer. Et c'est dans un silence d'une rare qualité que nous écoutons :

"On te le cache à l'école
On te le cache au boulot
On te le cache toute ta vie
pour que tu sois mouton
pour que tu croies au fric
pour que tu croies au progrès
à la science sans conscience
mais je te le dis
sois un homme
prends conscience
et tu comprendras
qu'elle existe
la liberté."

qui retentit, de la part de Frank, Andrée et Jean-Georges, comme un appel à la classe...

Ou ceci, où vous retrouverez des traces de Douceur (Guillevic)

Mélodie,
Je pense Mélodie,
Je pense mélodie de la vie

lorsque le soir je revois mon jour passé,
qui tourne, tourne dans ma tête
comme des chevaux de bois.

Car un refrain me guide
berçant mes jours d'espoir.

Je pense : mélodie
chantant aussi
l'apogée de la nature au printemps,
le voile et l'eau trouble d'un matin d'automne
la douceur de la nuit qui tombe.

Je pense : mélodie, chantant la victoire
de l'amitié sur la haine
A des moments qui disent la douceur d'une fin de mois".

Denise-Michèle (1ère D – déc 72)

Me tromperais-je en découvrant dans ce poème l'évolution du thème des jours harassants ("cette course effrénée" dont les élèves parlaient plus haut) au thème du bonheur, du climat de confiance redécouvert (le dernier vers) ; c'est le climat d'expression et de liberté qui facilitera la prise de responsabilités, d'initiatives, non l'inverse. Denise, Michèle et les autres présenteront des exposés, des montages dans un climat que l'expression libre aura rendu ouvert, accueillant ... La pratique de l'exposé, du montage ne nous amènera pas à l'expression. Voilà pourquoi l'expression est primordiale, et voilà pourquoi les obstacles qui l'entravent me serrent le cœur.

Où voulez-vous que l'expression ait encore sa place ? Le système laisse encore aux adolescents le choix entre la soumission et la révolte, le pavé et le fayot. Deux extrêmes qui phagocytent l'expression à court terme, l'un par absence de mots, l'autre par inutilité des mots, Dialogue, échanges, tous mots flous et vides de sens.

Il y a les jeunes qui s'adaptent, trop bien ... Seul espoir pour éviter le monde incertain du travail, le chômage immédiat, Tenir. Arriver au bout de ces 3, 4 années de Lycée, passer le mauvais cap. Après, et après seulement, la vraie vie. De toute façon, ici, *"une séparation s'installe entre le bahut et la vraie vie".*

Conditionnement de la télé, cette école permanente déviée de ses buts ... Elle a déjà fait de mes 3ème des consommateurs sans jugement, bercés par la facilité trompeuse d'un monde en couleur ou en noir et blanc. A raison de trente heures de télé par semaine, ils délèguent à la vedette omnipotente leurs pauvres pouvoirs : ceux d'aimer, d'expérer, de vivre. Après la vedette, ce sera à d'autres.

Conditionnement linguistique, dans un monde où le dialecte (1) maintient ou accroît la pesanteur sociologique du monde rural, stabilise et renforce les traditions, le poids du passé (pas n'importe quel passé, celui des 11 novembre!) Le conformisme en est le premier résultat. Tout, école, journaux, télé, fortifie la croyance établie en une élite qui sait tout, prévoit tout, peut juger de tout, agit sur tout pour le bien de l'humanité courante. *"Sois brave et tais-toi. – Ecoute ! – Obéis ! "* (2) Les pires tromperies prennent facilement dans ce monde-là, valeur scientifique. *"La pilule provoque (parmi d'autres catastrophes) la naissance d'anormaux.",* écrit une élève de 1ère. L'originalité est atrophiée ; il y a une seule façon de parler, de concevoir les faits, de juger de tous les problèmes et de toutes les questions ... Alors le prof de Français s'affole, devant le nombre de lieux communs qu'il voit émerger dans les écrits de ses potaches. Il attribuera, trop souvent, cette indigence à l'inintelligence. A qui la responsabilité ?

Au milieu scolaire, qui s'accommode de pauvretés, pourvu qu'elles soient bien écrites, bien mises en forme ... et pour qui l'authenticité, la vérité, la sincérité passent au second plan. Le plus conventionnel, le plus rabâché, joliment écrit, si possible avec les mots que la maître aura fournis, surpassera l'effort d'originalité. Mes élèves de 1ère ont souvent eu l'impression que celle-ci "ne payait pas" au baccalauréat. Peut-être ont-ils bien raison. Et ces stéréotypes, ces clichés, on les aide a éclore dès l'école élémentaire, par la reconstitution de texte (Instructions ministérielles de 1972), dès le 1er cycle par le fameux "paragraphe" ou la phrase d'imitation. Les élèves qui demandent, revendiquent, s'interrogent sur les raisons de telle méthode, de tel enseignement, sur l'absence de rideaux ou de chauffage, sont vite catalogués comme gêneurs. Le gauchisme au Lycée prend, parait-il, naissance dans ces petits riens de la vie courante. A moins que ce soit une prise de conscience du scandale : la grande misère de l'enseignement public. A qui la responsabilité aussi ? A tout un enseignement – peu importent les méthodes employées, actives ou traditionnelles – qui oblige à la répétition, au travail pour lui-même, sans aucune justification intrinsèque (pour les 1ere, cela prend p. ex l'aspect de cartes de géographies). A tout une société qui cantonne les jeunes dans la même réserve où l'on a cantonné la femme pendant longtemps – et les jeunes prennent de plus en plus conscience, lors d'enquêtes effectuées au-dehors de la classe, du racisme dont ils sont l'objet.

Périodiquement, les jeunes sont attirés par les réponses moqueuses ou désinvoltes qu'ils se sont attirées. Et moi, je n'ose plus les laisser partir en enquête.

Des parents s'indignent à l'idée que leurs enfants puissent entamer un débat sur des questions qui touchent à la sexualité, de près ou de loin, dans un cours de Philo, ou lire en classe *Vipère au poing ;* ils commencent une campagne de dénigrement contre des éducateurs, en faisant le tour des autres parents (cela s'est vu dans une petite ville du Haut-Rhin). D'autres parents de milieu modeste, pour ne pas déplaire aux notables, prescrivent à leur enfant de se taire en classe, ou laissent faire la calomnie... Alors étonnez-vous si les adolescents ne parlent pas, ne s'expriment pas, ne se livrent pas...

Il y avait un temps où nous pouvions croire aux bienfaits libérateurs de la pédagogie Freinet. Penser, non sans raison, que nous pourrions aider des adolescents dans la formation de leur être. Croire à la réalité d'une expression adolescente. Mais les conditionnements sont devenus trop étouffants, et nous nous épuisons aux tentatives de "déblocage de l'expression" par la peinture, les diapos, la mimèse en poésie, ou le jeu dramatique. Dérision de l'expression libre ! Oui, sûr les adolescents ont encore besoin de nous : pas pour créer, mais pour pouvoir se délivrer un temps de toutes leurs insatisfactions. A se demander si nous ne sommes pas en fin de compte créateurs d'aliénation : celle de vouloir faire croire qu'il existe encore la possibilité de s'exprimer au Lycée, dans la vie. Jouons-nous une partie désespérée, perdue d'avance contre un entourage qui véhicule comme lignes de force le conformisme ou le mépris de l'élite pour les "pauvres cloches" ? On pourra être tenté de le croire, à voir tous les camarades qui fuient le second cycle pour le premier, le premier cycle pour des fonctions de direction ...

(1) le dialecte dont il est question est l'alsacien. Et je suis moi-même dialectophone
(2) Je traduis à peu près de l'alsacien

Et pourtant, je n'abandonne pas le combat. Et je me dis bien que ma prose est teintée d'amertume, inévitable... que ma plume ne peut pas chanter alors que je suis en plein déchirement.

Ce combat, camarades du premier degré, n'est-ce pas aussi le vôtre ? N'auriez-vous jamais éprouvé ce que j'exprime ici ? Quand on se rend compte que des enfants de 11 ans (que je vois en 6ème) sont déjà marqués par le sceau scolaire et le conformisme de pensée, j'ai l'impression que la régression est en marche, du second cycle au premier, du premier aux classes élémentaires.

"Ce n'est pas la peine de se battre contre des moulins à vent. Se faire hara-kiri est dénué de tout sens, d'autant plus que lorsque l'un d'entre nous disparaît, il n'est pas remplacé ..." écrit Jacques Frémontier, producteur à la Télévision, dans le numéro 13 du ***Point*** (en date du 18/12/72). *"Donc, dans l'immédiat, une réflexion et un travail très difficile, très aléatoire pour faire une espèce de laboratoire d'une autre télévision, mais nous grignotons, surtout nous retardons les échéances ? ..."* Ces lignes m'ont semblé offrir une telle analogie avec notre travail à nous que je n'ai pu omettre de les citer.

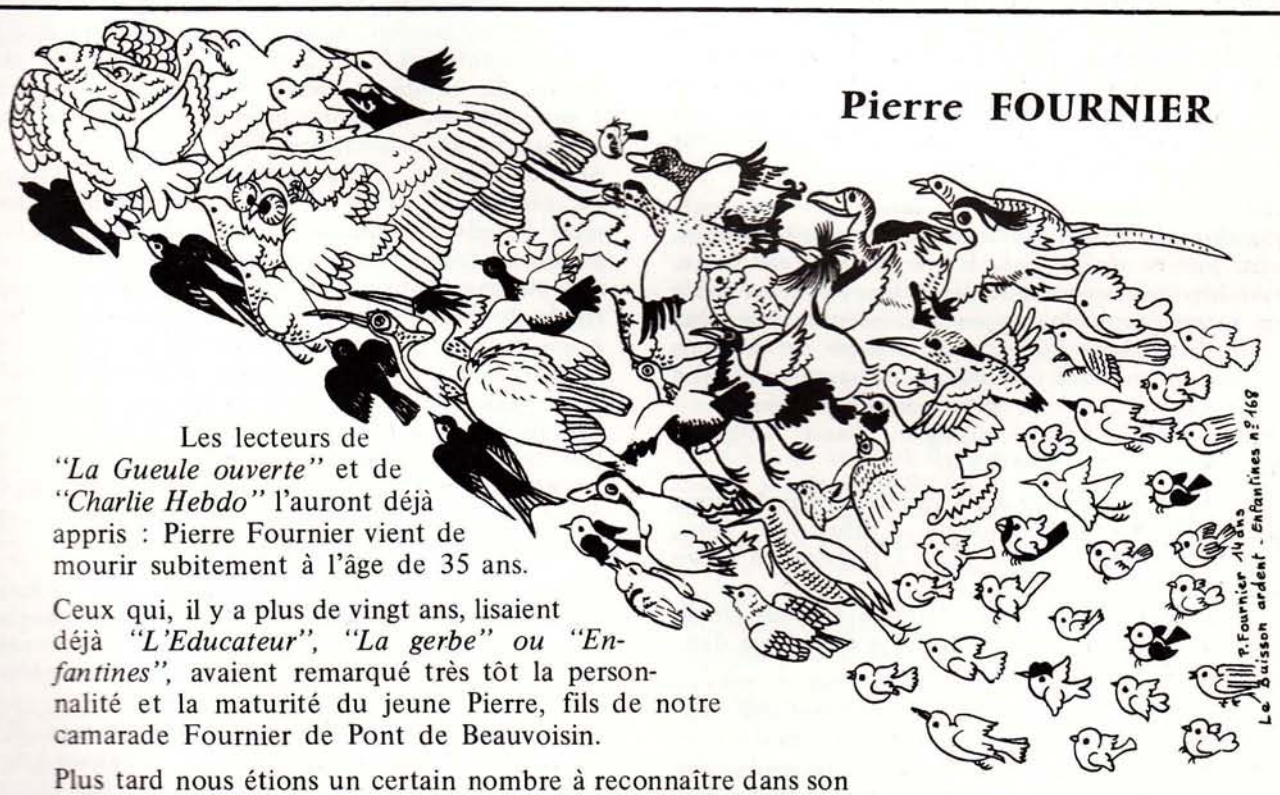
Et je vous pose la question : devons-nous aussi grignoter, livrer un combat d'arrière-garde exténuant, maintenir, coûte que coûte, l'expression libre au second cycle ? Dites-moi aussi comment ? *QUI NOUS Y AIDERA ? ETES-VOUS "DERRIERE NOUS ?"*

Tenter de promouvoir l'expression libre, cela ne signifiera-t-il pas lutter contre tous les conditionnements et les causes de ces conditionnements ? Faire mon métier le mieux possible m'était aussi important que le désir de créer une société nouvelle. Et cela l'est toujours. Et même la pratique de mon métier allait, pensais-je, encourager la naissance de cette société nouvelle. L'exercice de mon métier, la pratique de la pédagogie pour laquelle je milite, la défense de l'expression libre sont toujours des options politiques. Mais je commence à craindre que l'option pédagogique est elle-même conditionnée par l'option politique, et que celle-ci ne peut rien devant l'univers inhumain que l'homme est en train de se forger

Daniel Morgen - (déc. 72-jan. 73)
L.M. Alt'kirch (68)

P.S.
Je m'aperçois, en me relisant que j'ai peut-être oublié le plus grave : d'une année sur l'autre, des élèves que je retrouve et suis ainsi 2, 3 années, ont perdu cette aptitude à créer et à s'exprimer qu'ils avaient fragilement acquise l'an dernier. Tout est toujours à recommencer. Nos faibles et fragiles victoires sont toujours épuisantes.

Pierre FOURNIER



Les lecteurs de *"La Gueule ouverte"* et de *"Charlie Hebdo"* l'auront déjà appris : Pierre Fournier vient de mourir subitement à l'âge de 35 ans.

Ceux qui, il y a plus de vingt ans, lisaient déjà *"L'Educateur"*, *"La gerbe"* ou *"Enfantines"*, avaient remarqué très tôt la personnalité et la maturité du jeune Pierre, fils de notre camarade Fournier de Pont de Beauvoisin.

Plus tard nous étions un certain nombre à reconnaître dans son dynamisme créateur, son engagement généreux, et son respect de la vie, les dominantes de notre conception éducative.

Aussi partageons-nous aujourd'hui la douleur de sa famille et de ses compagnons de lutte.